

L'écriture-rock après « Rolling Stone »

Pour Greil Marcus, « la notion de plaisir coupable est un concept répressif »

Toute une histoire

Greil Marcus et Nick Tosches racontent les traditions et les hommes qui ont donné naissance au rock'n'roll

Né en 1945, ancien rédacteur en chef du magazine *Rolling Stone*, puis collaborateur de son successeur, Greil Marcus est l'auteur de *Mystery Train*. Son dernier effort, en 1975, de compréhension du rock par l'étude des mythologies américaines. Quatorze années après ce livre de Greil Marcus, *Rolling Stone*, saga de la rébellion à travers les âges, des hashischins aux Sex Pistols en passant par les héros du Moyen Âge, Dada, l'Internationale lettrée et la situationnisme. La République invisible, ouvrage le plus récent de cet enseignant à l'université de Berkeley, auteur de géologies surprenantes, est un voyage aux sources sociologiques de la musique américaine à partir de l'enregistrement, en 1967, des *Basement Tapes*, de Bob Dylan.

« Vous défiliez-vous comme un critique rock ? »
 « Pas vraiment, j'écris sur la pop music, la littérature, la politique, les films, ce que je vois dans la rue, la photographie, parfois la peinture. *Lipstick Traces* n'est pas un livre de rock critique, mais son point de départ est *Anarchy in the U.K.*, des Sex Pistols. Le rock'n'roll est mon entré, mais je n'écris pas « sur » lui.

« Quel rôle a pu jouer votre formation en science politique ? »

« J'ai choisi les théories politiques américaines comme spécialiste à l'université de Berkeley. J'ai aussi écrit une excellente édition classique en histoire et en littérature. *Mystery Train* est autant le résultat de mon travail d'étudiant que de mes années de fan de rock'n'roll. Pour *La République invisible*, je m'suis rendu sur les figures politiques qui m'ont toujours fasciné sans que je les comprenne vraiment. Quand j'ai écrit les *Basement Tapes*, j'entendais des personnalités de diverses époques parler le même langage, nourri les mêmes espoirs. Il y avait quelque chose d'Abraham Lincoln aurant pu échanger ses idées avec nos héros. Les héros auraient pu être joués sur un bateau descendant le Mississippi.

« Vous étiez votre passion pour les « correspondances clandestines », *Dylan-Léonore*, les *Sex Pistols-Guy Debord* ? »

« J'ai toujours eu le goût de l'actualité de la connaissance ignorée. Les raisons sont certainement liées à mon enfance. J'ai grandi dans une maison où il y avait beaucoup de secrets.

« Vous avez considérablement augmenté les notes discographiques de *Mystery Train*, sans rater le *texte d'origine*. »

« J'ai corrigé les erreurs factuelles, jamais les démonstrations. Si c'était à refaire, j'ajouterais des chapitres sur les artistes féminines, et j'absentes du Jeu. Un pour la chanteuse Adrienne Smith, du groupe vocal féminin de New York, *Chastity*. Elle avait, à l'époque, est, la voix la plus respiciante du rock'n'roll. » à côté, Aretha Franklin, qui avait pour son choisme 1. Ensuite, Mary Weiss, chanteuse des *Shangri-Las*, de ces mélodra-



De gauche à droite : Greil Marcus et Nick Tosches.

ma adolescents du milieu des années 1950. Dans un documentaire récent, j'ai réalisé que je ne l'avais jamais vu et tendais par d'elle, parce qu'elle a toujours refusé de donner des interviews. A la question : « Connaissez-vous *Jeune fille innocente*, *Delia*, ou *o-t-elio*, *pu chanter des chansons aussi tristes* », sur le petit copain qui se tue à moto ou la mère qui se suicide après la figure de sa fille, elle a répondu : « J'avais tellement de tristesse sur le cœur que chanter cela était facile. » Après ces avertissements, j'ai voulu lui consacrer une chronique. Il m'a alors appris par e-mail que Mary Weiss, qui travaille aujourd'hui pour une société d'ameublement, se trouvait dans le World Trade Center le 11 septembre. J'ai pu recueillir son témoignage écrit. C'était très banal, mais écrit dans le rythme et le ton des chansons des *Shangri-Las* !

« La troisième chanteuse serait Corin Tucker, de Steeler-Kinney (un trio punk-rock éminant). J'écris sur ce groupe depuis dix ans et je devrais d'ailleurs arrêter.

« *Robbie Robertson, ancien leader du band, groupe auquel Mystery Train consacre un chapitre, a déclaré qu'il ne comprend pas de quel portait votre livre.* »

« Il devait être de mauvaise humeur car ce n'est pas ce qu'il m'a

dit. Je n'ai pas essayé de raconter l'histoire du band, mais celle que j'entendais dans leur musique. L'idée de l'homme tourmenté m'est venue : un même personnage présent dans plusieurs de leurs chansons, de plus en plus, conjugué, à mesure qu'il vieillit et croît de moins en moins à un pays qui renfermait tant de promesses. Si vous écrivez sur le travail d'un artiste pour lui faire plaisir, vous avez fini avant d'avoir commencé ! Pour *Lipstick Traces*, par exemple, il a fallu que l'oublié que Guy Debord pouvait me lire. Pour *La République invisible*, ma femme m'a recommandé de ne surtout pas parler à Bob Dylan.

« Avec *La République invisible*, avez-vous voulu combler l'absence de *Dylan dans Mystery Train* ? »

« C'est moins une suite qu'un retour à *Mystery Train*. Les noms simplement mentionnés dans *Mystery Train*, comme Doc Boggs, deviennent les personnages principaux de *La République invisible*. L'obsession de ce livre n'est pas tant Bob Dylan que : qu'y a-t-il dans la musique de Doc Boggs ? »

« *Vous partagez, avec votre ami Nick Tosches, une passion pour les artistes obscurs.* »

« Nick Tosches vient de publier *Where Dead Voices Gather*, sur sa fascination de trente ans pour

Emmett Miller, un chanteur de minstrel oublié. Les artistes obscurs que j'aime sont meilleurs. Son livre *Héros oubliés du rock'n'roll*, parait de gens qui m'étaient inconnus, j'ai récupéré leurs disques et découvert que la musique était atroce, d'un ennui absolu. Mais l'écriture de Nick était magnifique.

« *Le nom de Dylan a été proposé pour le prix Nobel de littérature. Cela vous semble-t-il justifié ?* »

« Non. Si on lui donnait ce prix, ce serait reconnaître que ses paroles sont de la grande poésie. Or ce sont des paroles de chansons, qui existent pas en dehors de la musique. Ensuite, ce serait dire qu'une partie de la pop music est reconnue comme art, et que le reste est à jeter.

« *C'est précisément ce que pense Salazar* (durable sur le rock).

« Oui, et il l'écrit U2 ! Je n'ai pas envie de critiquer Bono, mais ceux qui estiment que U2 incantent l'art rock'n'roll doivent être sourds. Les chanteurs leur sont infiniment supérieurs, peut-être supérieurs à Bob Dylan. La question de savoir si le rock'n'roll est un art ne m'intéresse pas. C'est avant tout une évidence. La consécration des gardiens de la culture me désole, cette idée écrivain par l'école, les médias, des érudits comme John Updike, qu'il y a une culture légitime pour les gens sérieux et une culture triviale pour les gens frivoles. Je suis toujours surpris de constater combien les gens peuvent avoir honte d'aimer. La notion de plaisir coupable est un concept répressif.

« *Dans les années 1960, Susan Sontag a écrit qu'il était possible d'aimer. Toi fois les Supremes et Jasper Johns, et à l'attaque pour avoir brisé ces barrières. Interrogé par Time, elle s'est défendue ainsi : "J'ai dit qu'il était possible d'apprécier les deux à la fois, ce n'est pas comme si j'avais consacré mon talent à un sujet aussi futile que les Supremes."* »

« *Pensez-vous qu'il y a eu une véritable attitude en encore très répandue de respecter la vérité historique, jusqu'à dans la plus invraisemblable de ses péripéties.* »

« *Partir de 1975, une poignée de livres ont été publiés aux États-Unis qui déconstruisent ce que Peter Guralnick appelle « la grande route perdue » (Lost Highway), ce cheminement de traditions, de musiques, de savoirs qui se sont croisés au milieu du 20^e siècle pour donner naissance au rock'n'roll. Mystery Train, le premier livre de Greil Marcus, reste comme l'acte fondateur de ce mouvement. On trouve, dans la relation de ces textes consacrés au Band, à Sly Stone, à Randy Newman et à Elvis Presley, à la fois la force qui fait les grands livres de classe et le plaisir qui sourd des textes lus à l'insu des professionnels. Marcus révélait que le rock pouvait être le réceptacle d'un savoir, sans jamais oublier qu'il fut, un temps seulement, une machine de guerre contre l'ordre intellectuel.* »

« *Un quart de siècle plus tard, l'auteur abandonne la technique du patchwork et tente de tisser une toile d'un seul morceau. La République invisible voudrait définir un territoire clandestin dont la carte se décline à l'écoute des *Basement Tapes*. Ces « bandes de la cave » furent l'une des légendes rock. En 1967, Bob Dylan disparaît pendant plusieurs mois à la suite d'un accident de motocyclette. De cette absence naquit une musique, difficile à saisir, pulsole qui circulait sur des disques piratés, mais qui acquit la réputation d'être la nuit autre planète. Enregistrées par Dylan* »

Thomas Sotinel

MYSTERY TRAIN

de Greil Marcus.
 Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Marie Mandoulo.
 Ailla, 425 p., 18,29 € (120 F).

LA RÉPUBLIQUE INVISIBLE

de Greil Marcus.
 Traduit de l'anglais (États-Unis) par François Laquini et Lise Duraf.
 Denoël, 333 p., 21 € (137,75 F).

HELLFIRE

de Nick Tosches.
 Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Marie Mandoulo.
 Ailla, 235 p., 18,29 € (120 F).

Il est difficile de laisser des textes durables sur le rock. Sans doute parce que cette musique n'était pas faite pour durer. Greil Marcus fut l'un des premiers à circonscrire la difficulté en incarnant le rock dans une histoire plus longue. *Mystery Train* et *La République invisible*, publiés à vingt-cinq ans d'intervalle mais traduits simultanément en français, démontrent à la fois la pertinence et les limites de cette démarche. Nick Tosches a trouvé encore plus malin, plus évocateur : recréant l'une des figures les plus fascinantes des premières années du rock'n'roll, il a fait de Jerry Lee Lewis le héros de *Hellfire*, roman sulfureux et sensuel qui présente la particularité de respecter la vérité historique jusqu'à dans la plus invraisemblable de ses péripéties.

À partir de 1975, une poignée de livres ont été publiés aux États-Unis qui déconstruisent ce que Peter Guralnick appelle « la grande route perdue » (*Lost Highway*), ce cheminement de traditions, de musiques, de savoirs qui se sont croisés au milieu du 20^e siècle pour donner naissance au rock'n'roll. *Mystery Train*, le premier livre de Greil Marcus, reste comme l'acte fondateur de ce mouvement. On trouve, dans la relation de ces textes consacrés au Band, à Sly Stone, à Randy Newman et à Elvis Presley, à la fois la force qui fait les grands livres de classe et le plaisir qui sourd des textes lus à l'insu des professionnels. Marcus révélait que le rock pouvait être le réceptacle d'un savoir, sans jamais oublier qu'il fut, un temps seulement, une machine de guerre contre l'ordre intellectuel.

Un quart de siècle plus tard, l'auteur abandonne la technique du patchwork et tente de tisser une toile d'un seul morceau. *La République invisible* voudrait définir un territoire clandestin dont la carte se décline à l'écoute des *Basement Tapes*. Ces « bandes de la cave » furent l'une des légendes rock. En 1967, Bob Dylan disparaît pendant plusieurs mois à la suite d'un accident de motocyclette. De cette absence naquit une musique, difficile à saisir, pulsole qui circulait sur des disques piratés, mais qui acquit la réputation d'être la nuit autre planète. Enregistrées par Dylan

et les musiciens qui l'accompagnaient sur scène (et qui venaient de se constituer en groupe de plein droit sous le nom de The Band), les *Basement Tapes*, rassemblaient des disques de chansons, traditionnelles ou composées par les musiciens. Greil Marcus, qui a entendu tout ce qui a été publié, sous le manteau, y voit une authentique résurgence. Non seulement de la musique traditionnelle américaine, circulant à la marge du commerce des produits industriels, mais de toute une société parallèle, qu'il s'est cristallisée en dehors du cadre institutionnel américain.

Pour évoquer cette « imaginaire ancienne, faits divers tragiques et visions apocalypiques, tout en lui trouvant des correspondances exactes dans les textes et la musique des *Basement Tapes*, Greil Marcus ne ménage pas sa peine. Il procède à des collages fascinants — en rapprochant les sermons des prédicateurs puritains de la Nouvelle-Angleterre de ceux de Martin Luther King — en traçant la géologie des faits divers d'un comté des Appalaches. Mais il file aussi ses métaphores bien après avoir posé la structure de fil et, surtout, esquive encore et encore la question des rapports entre cette République invisible et les États-Unis officiels.

De la passion de Jerry Lee Lewis, Nick Tosches n'épargne aucun détail. Un portrait de ce garçon, plus beau qu'Elvis, merveilleux pianiste que Fats Domino, tout comme un portrait de Keith Richards, mais plus redoutable que Barbe-Bleue, requiert une très haute définition. Jerry Lee Lewis avait pour cousin le producteur Jimmy Swagart, l'un des plus féroces pilliers du fondamentalisme chrétien sudiste, qui ruina son ministère en se livrant à la fornication nu vu et nu su de la presse à scandale. De ce couajage rock (Jerry Lee envisageait à plusieurs reprises une carrière de prédicateur), Tosches fait le motif principal de son livre. Fouillarde permanente entre le péché (le rock'n'roll) et la culpabilité (la musique country). Tosches est récompensé de son audace. En l'occurrence par le don de prescience qui lui fit écrire son livre six ans avant le scandale qui fit chuter Jimmy Swagart (une conclusion relative dans une postface de 1989, que l'on ne trouvera pas dans la traduction française).

En exposant à la lumière du vaste monde les secrets de la famille sudiste, Jerry Lee Lewis (qui, à 22 ans, était le mari de deux femmes dont l'une était sa cousine, âgée de treize ans) contribua à la disparition de cette autre république invisible, vieille comme la guerre de Sécession. Le portrait de cet homme, catapulté d'une femme sans eau courante jusqu'à Londres où les journalistes de la presse tabloïd le journalisent, reste, presque vingt ans après sa première édition, le plus beau livre qu'a écrit le rock'n'roll.

Allia l'éditeur des auteurs rock

Installé rue Charlemagne, au cœur du Marais, le petit éditeur a entrepris de traduire méthodiquement les livres de Greil Marcus, Nik Cohn ou Nick Tosches. En 1982, Allia (« les autres choses », en latin) s'est distingué en publiant « ce qui ne se fait pas ailleurs », selon son fondateur autolecteur, Gérard Berbéry à l'origine de *Mystery Train*, un livre qui commença par des ouvrages du domaine public ou qui n'intéressaient personne, comme Mes insinuations de *Paul Scuderi*, sur la religion belge.

Miséricorde de faille en 1995, Allia s'est mis en lançant une collection poche au prix de 6,99 euros (49 francs) (« Le Monde des livres ») du 8 septembre 1995). Gérard Berbéry conçoit son catalogue comme un « laboratoire expérimental », à l'écrit, raisonné, où « personne, mort ou vivant, ne peut dire qu'il est en mauvaise compagnie ». Les philosophes de la Renaissance, néoplatoniciens fréquents Landardi, Byron, Malévitch et les auteurs rock anglo-saxons. A ce jour, 240 livres avec une moyenne

annuelle de vingt-cinq actuellement, de ventes étonnantes de 1 000 à 18 000 exemplaires (record détenu par *Lire aux cabinets*, d'Henry Miller).

Spécialiste du situationnisme, Gérard Berbéry a découvert les écrivains rock via *Lipstick Traces* de Greil Marcus. Dans sa bibliographie, l'auteur mentionne d'ailleurs les *Documents relatifs à la fondation de l'Internationale situationniste*, collectés par le patron d'Allia. « On a contacté l'agent de Marcus et obtenu les droits pour 1 372 euros (9 000 francs) en 1996, se souvient-il. Pour *Mystery Train*, Marcus a tenu à travailler avec nous sur la même base ». Denoël a versé 3 811 euros (25 000 francs) pour *La République invisible*, une différence qu'Hélène d'Ormesson, directrice littéraire de cette maison, juge normale. Allia, peut-être, bénéficiant d'une prime à l'antierrière.

Berbéry s'est ensuite enthousiasmé pour Nick Tosches : « Ses livres ne sont pas formatés, pour un public rock ». S'il connaissait bien l'œuvre de l'historien

des mouvements millénaristes Norman Cohn pour avoir publié *Comas, chaos et le monde qui vient*, il découvrit aussi celle du fils, Nik.

Récemment, Gallimard a racheté pour « Folio » les droits de *Lipstick Traces* et reverse 10 % des ventes (5 % à Marcus et 5 % à Allia) ; 10/18 a acquis ceux de Nik Cohn. L'intérêt nouveau pour ces auteurs pourrait ébranler la position quasi monopolistique d'Allia et l'unité de ce rayon de bibliothèque ? La bataille risque de s'avoir jamais lieu. Allia livrera à partir de 2002 d'autres ouvrages attendus par les connaisseurs : *England's Dreaming*, de John Savage, sur le mouvement punk, *Aesthetics of Rock* du philosophe Richard Meltzer, *Waiting for the Day*, de Barney Hoskins, sur la scène californienne, *Sweet Soul Music*, de Peter Guralnick, mais encore un reportage sur les musiciens du rap à La Nouvelle-Orléans. Cette liste semble épuiser le filon des grands textes rock. Ceux qui se seront révélés trop tard se contenteront des rogations. B. Li

Plumes électriques

Au rayon des livres rock, le lecteur français non anglophone a longtemps été peu verni, condamné, à de rares exceptions près, à des hagiographies ou à des littéraires.

En cinq ans, la donne a heureusement changé. Les grands textes anglo-saxons ont enfin trouvé un traducteur, la rentrée littéraire étant particulièrement riche avec Hellfire, la biographie sudiste et biblique de Jerry Lee Lewis par Nick Tosches, et deux livres de Greil Marcus : *Mystery Train*, essai fondateur sur les mythologies de la musique américaine, et *La République invisible*, topographie d'une Amérique clandestine. Parallèlement, Philippe Garnier et Yves Adrien, signatures françaises les plus prestigieuses, ont rassemblé leurs souvenirs

Lester Bangs (1948-1982) : « J'ai pu être candidat sinon à l'année du moins demain, ou être le meilleur écrivain d'Amérique. Qui était meilleur ? Bukowski ? Burroughs ? Hunter Thompson ? Laissez tomber. J'étais le meilleur. Je n'écrivais pratiquement que des critiques de rock, et d'héroïne, pas tant que ça... Alléché par cette boutade mégalomane, ceux qui lironent Lester Bangs ne découvrent peut-être pas le plus grand auteur d'Amérique, mais ils ne pourront plus ignorer que la passion du rock a enfanté une littérature. Depuis 1996, année de la parution de ses *Psychotic Reactions & autres carburateurs flingués*, recueil d'articles posthumes, mais aussi de *L'Envers du rock*, du Britannique Nick Kent, on assiste en France à une profusion de publications de textes rock de deux natures : les ouvrages de la critique anglo-saxonne (pour cette rentrée, *Mystery Train* et *La République invisible*, de Greil Marcus, *Hellfire*, de Nick Tosches) sont enfin traduits, les plus prestigieuses plumes du magazine français *Rock & Folk*, Yves Adrien (2001, une apocalypse rock) et Philippe Garnier (*Les Coins coupés*) rassemblent leurs souvenirs.

Pour le lecteur non anglophone, jadis condamné, dans ce secteur, à des biographies aussi complaisantes que peu littéraires – à l'exception notable de l'essai *Sur le rock*, de François Gorin (L'Olivier) –, c'est une aubaine. À la différence du jazz – on pouvait trouver dans les représentants de la beat generation l'écho du be-bop et entendre dans la « Série noire » la trompette de Miles Davis –, le rock n'a guère inspiré les écrivains, sauf comme décor. Quelques-uns l'ont choisi comme matière romanesque, avec bonheur – Don DeLillo (*Great Jones Street*) ou Nick Hornby (*Haute Fidélité*) – ou d'une manière moins heureuse – *La Terre sous ses pieds*, de Salman Rushdie. Mais les efforts les plus convaincants émanent de journalistes ayant su transcender les contraintes de leur métier. Une littérature rock existe, on la trouvera chez ces stylistes capables de susciter l'intérêt de lecteurs qui n'entendent rien à la chose.

Tardive, la découverte par l'édition française de ces écrits survient après que la figure du rock critique, telle qu'elle a pu être incarnée par ces auteurs, a disparu. L'engouement actuel pour ces œuvres ne précéderait-il pas de la nostalgie pour une parole libre liée à une époque révolue, l'âge d'or du rock pré-industriel ? En dépit de ses maladroites, le film *Presque célèbre*, de Cameron Crowe, ancien journaliste du magazine américain *Rolling Stone*, a illustré cette année cette idée. Dans ce récit de souvenirs proche du conte de fées puisé qu'on y voit, en 1973, un jeune puceau qui apprend le rude métier de rock critique en suivant un groupe en tournée et se voit proposer – pour son premier article – la couverture de *Rolling Stone*. Lester Bangs apparaît, sous les traits de Philip Seymour Hoffman, pour décrier que « la guerre est finie » et qu'« ils

ont gagné ». L'industrialisation du disque, la professionnalisation de la presse musicale ont signé l'arrêt de mort au genre auquel tout était permis, et promis. « Au lieu, Lester Bangs a symbolisé le mythe du critique rock en étant de poste littéraire : ego surdimensionné, oukases défilant en chok commercialement suicidaires (23 pages à la gloire des Tragos), cruauté et violence (« James Taylor doit mourir »), érudition manquée. Ajouter une hygiène de vie rigée par le fameux triangle « sexe, drogue et rock'n'roll », qui n'avait rien à envier à celle des stars les plus décadentes. Car les critiques de l'époque, sous l'influence de Norman Mailer, de William Burroughs et du journalisme gonzo d'Hunter Thompson, ne se contentent pas d'écrire sur le rock, ils le vivent de l'intérieur. Plus, qu'intellectuelle – évidemment ! –, le rock est une expérience sensitive, inscrite dans le mouvement de la contre-culture. Avec le reflux des années 1980, cette génération de critiques était vouée à disparaître. « J'ai commencé à écrire sur le rock'n'roll il y a douzaine d'années parce qu'à l'époque c'était le seul moyen pour un jeune sans expérience d'être imprimé

me, écrivait en 1978 Ed Ward, journaliste à *Rolling Stone*. Avec mes pairs, j'ai déclaré que le rock était l'art de notre temps et écrit plus qu'à mon tour avec suffisance et emphase. A l'époque, je pense qu'aucun d'entre nous n'a réalisé que nous creusions nos propres tombes, que la presse rock deviendrait bientôt un ghetto dont on ne sort pas ». Ne s'en sont échappés que ceux qui avaient un talent d'écrivain – Nik Cohn, Nick Tosches ou Greil Marcus. Avec l'explosion du phénomène rock au milieu des années 1950, tout était à inventer. Les chroniqueurs de musique classique se bouchent les oreilles, les critiques de jazz dénoncent une monstrueuse

perversion du blues. Si les colonnes des journaux généralistes traitent de rock, c'est plus sous l'angle du sujet de société alarmant (hordes de blousons noirs, puis de cheveux longs) qu'en tant qu'expression artistique. Les premières revues qui accompagnent, aux Etats-Unis, la naissance du mutant offrent des posters, pas des analyses.

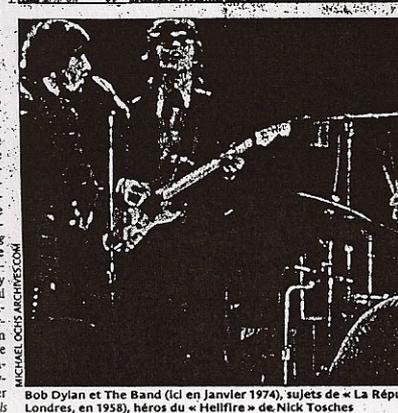
Il faudra attendre 1966 (*Blonde on Blonde*, de Dylan, *Revolver*, des Beatles, *Magnum*, des Stones), pour que apparaisse le premier discours critique sur le rock. C'est par Paul Williams, le magazine *Playboy* prône la subjectivité, pour restituer la puissance émotionnelle du rock. Sans dépasser le statut de magazine, il en va autrement du bi-mensuel qui abrite à partir de 1967 à San Francisco, le gratin de la critique rock américaine (Greil Marcus, Robert Christgau). Selon le mot de son fondateur, Jann Wenner, *Rolling Stone* doit refléter « un état d'esprit », celui de la contre-culture. Peu à peu, la success-story du journal (Wenner endossant le costume du patron de presse parfaitement capitaliste) va contri-

buer à promouvoir, auprès d'un lectorat lettré, un établissement de critiques sérieux et pointillants, théorisant sur le rock et médisant sans essence de révolte. Une dissidence rejoindra *Creem*, organe prolétarien créé en 1969 à Detroit. Si ce journal va révéler ces écrivains rock que sont Lester Bangs et Nick Tosches, son fondateur Dave Marsh deviendra plus tard l'hagiographe officiel de Bruce Springsteen et l'un de ses collaborateurs, John Landau, son manager... « La critique rock britannique connaîtra son apogée dans les années 1970, avec les deux franciscains de l'hebdomadaire *New Musical Express*, Charles Sheer Murray et Nick Kent. Disciple de Bangs, Kent attendra sans doute le pointillisme du journaliste immergé dans son sujet, en partageant l'intimité des rock stars, jusqu'à la seringue de Keith Richards. En France, l'exemple de Bangs fera école à *Rock & Folk*, qui apparaît en 1966. Prédite dès 1968 par Nik Cohn, l'industrialisation du rock a progressivement étouffé critique et velléités littéraires. Les récits s'uniformisent par les plans médias et les journées de promotion. Il était plus facile hier de trouver matière journalistique, voire romanesque,

en suivant un groupe en tournée qu'en ayant heure de conversation dans une chambre d'hôtel aujourd'hui. Dès 1972, le critique Charlie Gillett voyait le neud du problème : les maisons de disques vont nourrir – les journalistes via les annonceurs. Qui oserait aujourd'hui débiter un article par : « Qu'est-ce que c'est que cette merde ? » – Greil Marcus, en 1970, à propos de *Self Portrait*, de Bob Dylan. Le cynisme a peu à peu remplacé l'ironie, et il ne représente pas la meilleure attitude pour faire œuvre de littérature.

Les rock stars, hier irresponsables, se sont métamorphosés en professionnels de la langue, mais lorsqu'elles ne sont pas inaccessibles – en 1967, écrivait Tom Wolfe, le réalisateur d'un article fleuve sur le producteur Phil Spector – après avoir été reçu par le nabab en son *Quadrant*, les parutions d'albums provoquent des emballages médiatiques, mais guère de débat autour de la notion d'œuvre d'art, comme en 1967 avec *Sgt Pepper's*.

Déjà désenchanté en 1969, le critique de *Rolling Stone* Michael Lydon écrivait : « L'écriture rock n'a jamais été aussi bonne que la musique (...). Même le travail des vrais écrivains rock, bien que généralement intelligent, est décevant. Le langage critique a été en grande partie emprunté à d'autres champs – peu d'écrivains ont pu se défaire de leur éducation culturelle. Une érudition rock s'est instaurée pour parler généralement d'"influence" et de "filiation", de manière distante. Il y a peu de chroniqueurs dont la fonction est commerciale que de critiques dont les préoccupations sont réellement esthétiques. » Membres de ce cercle très fermé, Lester Bangs, Nik Cohn, Nick Tosches, Greil Marcus, Nick Kent et Philippe Garnier auront pourtant infligé un démenti à cette méchante formule : « Définition du journalisme rock : des gens qui ne savent pas écrire l'interview des gens qui ne pensent pas et rédigent des des gens qui ne savent pas lire », Frank Zappa (1940-1993).



Bob Dylan et The Band (ici en janvier 1974), sujets de « La République Invisible » de Greil Marcus. En haut, Jerry Lee Lewis (ici à Londres, en 1958), héros du « Hellfire » de Nick Tosches

De la chronique à la littérature, six exemples à retenir

● **YVES ADRIEN**
Né en 1951, Yves Adrien, undy parisien ses années rock silencieuses et déca-sées (1971-1974) a le retour de l'ion punk et le swave, à l'imposant : son style dans le mensuel français *Rock & Folk* jouant sur l'hyperbole du « je » rimbalde et l'observation pas dupe du monde de la lit, Yves Adrien met aussi son xps et son âme à nu dans des textes en forme de happening, d'une audace pouvant viret au malsain. L'émission dans 2001, une apocalypse rock (Flammarion, 130 p., 3,72 €, 90 F). *Burn, Baby Burn*, onde Iggy Pop, est sa chronique essentielle pour *Rock & Folk* en 1972. A échner chez un bouquiniste.

un rapport compulsif à l'objet disque et un appétit dévastateur pour tout ce qui peut transformer les perceptions mentales et physiques. Lâché dans les rédactions de *Rolling Stones*, *Creem* ou du *Village Voice*, Bangs déclarait qu'il attendait de la musique qu'elle traite des sentiments, de la passion, d'amour, de la colère, de joie, de peur, d'espoir, de luxure et de l'émotion transmise de la manière la plus puissante et directe, sous forme que cela soit. Sa prose incontrôlée ne résiste pas des jours, au temps mais reste un modèle d'urgence créative. Il fut aussi parolier et chanteur – très moyen – au sein de divers groupes punk. Lecture prioritaire dans *Psychotic Reactions et autres carburateurs flingués* (Tristan, 1996, 530 p., 22,11 €, 145 F) de son s'épingle à Londres avec le groupe The Clash, publié fin décembre 1977 dans le *New Musical Express*.

● **NIK COHN**
Extrait de la préface de *A Wop Bop A Loo Bop A Lop Bam Boom* (éd. Allia, 1999, 288 p., 18,29 €, 120 F) : « L'existence n'était pas ma préoccupation première, ce que je recherchais c'était les tripes, l'éclair, l'énergie, la vitesse... Direct comme le ton général des articles de cet Irlandais né en 1943, parti à Londres dans les années 1960, Cohn passe de l'adolescence à l'âge adulte dans l'époque de l'essor des musiques populaires traversé par une certaine lassitude, comme si pour lui l'amour du rock ne pouvait être qu'un instant fugitif dans une vie. L'une de ses phrases les plus célèbres concerne l'Intouchable Bob Dylan : « Ce que je pense de lui ? Pas grand-chose en fait. Il m'en faut à mourir. » Il s'est consacré depuis au reportage fictionnel comme dans *Broadway*, la grande voie blanche (Julliard, 1993 ;

10/18, 2000) et *Anarchie au Royaume-Uni* (L'Olivier, 2000). A lire dans *A Wop Bop...* le chapitre consacré à la soul music débordant de sexe et de sueur. ● **PHILIPPE GARNIER**
Si Philippe Garnier déclarait récemment que son récit *Les Coins coupés* (Grasset, 240 p., 18,14 €, 119 F) était « un effort redoublé pour en finir avec le rock », c'est bien parce qu'il est et son amour des réalisateurs et acteurs de films de série B ou des romans, attachés à un genre « polémique » qu'il aura touchés les lecteurs. Né en 1949, Garnier s'est installé aux Etats-Unis en 1970, et devient correspondant à Los Angeles du magazine *Rolling Stone*. Plus tard, il a travaillé à *Playboy* et *Time*. En 1993, Garnier a préféré dans *Les Coins coupés* l'utilisation

d'extraits de textes dans une narration autobiographique. A lire en priorité le chapitre « King Krusher » sur les us et coutumes du couple collectionneur-venteur. ● **NICK KENT**
« Londonien », né le 24 décembre 1951, étudiant en littérature, Nick Kent est le critique vedette de l'hebdomadaire *New Musical Express* durant les années 1970. Il partage alors les excès de ceux sur qui il écrit. Installé en France depuis une dizaine d'années, Nick Kent s'est affirmé en portraitiste qui sait tirer le meilleur des rock stars les plus obscures. Il collabore au quotidien *Libération* et *Rock & Folk*. Son texte le plus hallucinant à ce jour reste : « Derrière la légende des Beach Boys, la vraie vie de Brian Wilson » consacré au fondateur du groupe américain et ouvre son livre *L'Envers du rock* (Austral, 1996). ● **NICK TOSCHES**
Né à Newark et élevé à Jersey

City, Nick Tosches devient critique : dans les années 1960, avec Bangs, il sera l'un des piliers du magazine *Creem*. Une activité qu'il abandonnera une vingtaine d'années plus tard pour le roman (*Trinités* ou *Dino*, biographie de Dean Martin). En matière de rock, Tosches aime les paumés et les anonymes qui ont connu leur demi-minute de gloire. Le style pointilleux de cet historien de l'humain abonde en références qui font sa force et réduisent des gens et sa faiblesse auprès des profanes. Ainsi « Cow-boys et négros », sur les relations entre Blancs et Noirs dans la musique populaire américaine, l'un des chapitres de *Country, les racines tordues du rock'n'roll* (Allia, 2000). On lui doit aussi, au hasard de rédactions, des textes de pochettes de disque comme ceux pour The Clovers ou l'acteur Robert Mitchum en crooner, calypso.

Sylvain Sicler